

sinon l'acceptation de la ligne réformiste, en particulier l'absence de tout critère de militantisme, a pour conséquence la présence d'une série de « camarades », qui, en réalité, n'ont rien à faire avec le mouvement ouvrier. Le Parti regroupe actuellement des dizaines de milliers de petits-bourgeois, qui ne sont pas ces « idéologues bourgeois qui se sont haussés jusqu'à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique » (Manifeste), mais bien des petits-bourgeois attirés par la force du prolétariat organisé, comme les papillons par la lumière. Mais ils sont là, avec leur compréhension petite-bourgeoise, réformiste, conciliatrice, du mouvement ouvrier, et constituent par là une base de masse importante pour nos dirigeants, ne serait-ce qu'à cause de leur niveau culturel plus élevé : il s'agit de la source « naturelle » de nombreux cadres locaux. Ceci dit, ce n'est pas encore vers l'ensemble des autres camarades du Parti que peut s'orienter notre travail. Parmi eux, il y a de « bons camarades », souvent très militants, qui se sont donnés corps et âme au Parti, et dont le dévouement est transformé, par le fonctionnement même du Parti, en dévotion. Ces camarades sont pour l'instant irrécupérables ; leur conscience politique ne va au delà de l'activisme militant proposé par nos dirigeants : ventes de l'Huma, collages d'affiches, porte-à-porte consciencieux ; beaucoup s'épuiseront à la tâche, comme d'autres avant eux, sans pour autant aboutir à une remise en cause critique.

Puis, il y a la grande majorité des militants valables du Parti, ceux qui ne militent pas de façon obtuse, ceux qui de leur propre initiative sont capables de mener des actions, même s'ils ne remettent nullement en cause la politique de nos dirigeants. Ces camarades, en pratique, avec leur instinct de classe révolutionnaire, sentent quelles actions il faut mener ou faudrait mener. C'est à ces camarades que s'adresse le travail d'avant-garde qu'il faut mener au sein du Parti. D'autres couches beaucoup plus restreintes de militants remettent en cause à des degrés divers la politique suivie par nos dirigeants, mais ne voient pas d'issue. Certaines formes de travail « parallèle », en dehors des instances régulières du Parti, peuvent alors être utiles, depuis le « pot » pris après les réunions avec quelques camarades, jusqu'à la réunion systématique.

Le développement de ce travail parallèle est une des tâches importantes des camarades critiques. Il est nécessaire de « sauter » par dessus les structures verticales rigides que nos dirigeants imposent au Parti. Notre direction est une direction fractionnelle qui viole de façon permanente les règles du centralisme démocratique dont elle n'a retenu que le côté centraliste. La libre circulation des idées, des informations, des expériences, nécessaire à tout militant conscient, n'existe pas au sein du Parti : il faut la réaliser dans la mesure du possible, en dehors des instances régulières. Parfois il est possible de constituer un groupe fractionnel, qui se reconnaît comme tel, c'est-à-dire avec une base d'accord politique minimum : nous en sommes un exemple.

La tâche principale des camarades critiques n'est pourtant pas là : elle est de développer des actions de masse. Bien sûr, une part du travail doit consister, en partant d'hésitations, de refus partiels, d'oppositions latentes de certains camarades, à faire prendre conscience de la liaison entre toutes ces altérations de la politique communiste, entre les petites et les grandes trahisons de la doctrine marxiste-léniniste. Par exemple, il faut clarifier l'opposition fréquente des cellules et des petits bureaucrates ; en réalité, c'est souvent à l'ensemble de l'organisation du Parti que s'oppose la cellule. Mais cette éducation est à elle seule insuffisante ; si même elle peut apparaître comme venant d'un esprit critique, mieux vaut se taire. Cette éducation ne portera que si les camarades savent saisir chaque occasion pour démontrer concrètement, de l'action locale à l'action sur le Viet-Nam, que leurs idées sont capables d'entraîner les masses à l'action plus que ne le peut la direction actuelle du Parti. Il est indispensable que chaque camarade soit à l'avant-garde, et qu'il soit capable le plus rapidement possible de déclencher une action, avant que la lente mise en route de l'appareil du Parti n'ait pu (ou voulu) le faire. Il faut alors que la ligne du Parti se heurte à une action déjà engagée auprès des masses, au risque de se faire descendre en flèche par l'appareil du Parti toujours effrayé par l'action indépendante. Une telle « descente » est alors extrêmement éducative, et permet de lutter à un niveau de compréhension plus élevé. Il est évidemment préférable que les mots d'ordre, les types d'action à mener en un lieu et à un moment donnés, soient déterminés en commun, en liaison avec d'autres camarades. Chaque cas est un cas

particulier, qui doit être envisagé de façon très souple et étudié avec la plus grande attention : il est difficile à l'heure actuelle de déterminer des actions qui puissent être lancées de manière générale dans le Parti (35), sauf sur un point : le Viet-Nam (36).

Par ailleurs, nous avons vu qu'il fallait faire un choix politique entre les membres du Parti. Il ne faut pas perdre de temps avec des irrécupérables, il faut les isoler, séparer les militants des éternels sympathisants. Les militants valables ne sont pas pour autant tous au même stade de compréhension. Il ne faut alors rien précipiter au niveau théorique, mieux vaut les entraîner dans l'action : un camarade de combat est toujours mieux écouté. Dès qu'un camarade arrive à remettre en cause globalement la ligne, il faut commencer un travail de « corps à corps », pour qu'il ne quitte pas le Parti, qu'il ne se dépolitise pas ou ne parte pas faire de l'agitation extérieure sans grande portée. On ne démissionne pas du Parti, et si l'exclusion est inévitable, il faut qu'elle apparaisse sur un point politique clair, de la même manière qu'une série de camarades étudiants ont été exclus du Mouvement de la Jeunesse pour avoir posé des questions à Mitterand. Pour retenir ces camarades, il faut amener des explications théoriques sur les problèmes du moment, ce qui passe par le démontage méthodique de tout ce qui a précédé et amené la situation présente.

Ceci implique une grande souplesse, un travail à l'intérieur des organisations du Parti, un travail parallèle, et un travail dans les organisations de masse. On ne démontre la nécessité du parti d'avant-garde qu'en lui faisant jouer son rôle. La bataille est dure et inégale peut-il sembler ; si l'on est battu sur un front, il faut se retirer en ordre, et attaquer sur un autre front ; harceler, et si l'on gagne une cellule, se dire que pour l'appareil, il est extrêmement facile de l'isoler ; il faut donc développer les contacts à l'extérieur de la cellule, élaborer des plans d'attaque avec des camarades d'autres cellules. Mener la bataille au sein du Parti, la mener à l'aide de camarades non membres du Parti pour des actions plus larges, ce qui restreint le champ de répression de l'appareil, surtout si ces camarades sont connus des masses.

Etre un pas en avant des masses, toute la tactique léniniste de travail est applicable, nous n'avons rien inventé ... Lénine n'a pas pu prévoir qu'en 1967 notre Parti serait si réformiste qu'il faudrait appliquer ces méthodes en son sein.

Mars 1967.

---

(35) Il faut néanmoins impulser certains types d'actions. Par exemple, il faut développer ou créer les comités de soutien aux grévistes, qui bien menés, peuvent être de puissants leviers de politisation.

(36) Des comités de soutien au Viet-Nam en lutte peuvent être créés presque partout. La bataille peut parfois y être menée sur la base que la « paix au Viet-Nam » ne peut être que la conséquence de la victoire et que cette victoire ne peut être que celle du F.N.L., sans insister dès le départ sur l'insuffisance scandaleuse des « trois points » du Mouvement de la Paix.